

80 N° 1 1958

Vocations sacerdotales en Afrique

Joseph MASSON (s.j.)

p. 67 - 76

<https://www.nrt.be/fr/articles/vocations-sacerdotales-en-afrique-1951>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Vocations sacerdotales en Afrique

La multiplication des vocations autochtones est, en terre missionnaire, le signe le plus caractéristique du progrès.

Cette multiplication est requise à la fois par des exigences théologiques, des considérations tactiques, et des nécessités psychologiques. On s'en rend compte aisément.

Si le but propre des missions est de planter l'Eglise, de l'enraciner dans un pays donné de telle manière qu'elle arrive finalement à y vivre, à s'y perpétuer, à s'y développer sans l'aide de l'extérieur, qui ne voit combien cette tâche demande le remplacement progressif des apôtres étrangers par le clergé du pays même? « Tes fils, ô Inde, seront les artisans de ton salut », écrivait déjà Léon XIII, en 1886, lorsque fut inauguré le Séminaire de Kandy. Ce souhait pontifical exprime bien l'idéal à réaliser partout en terre de mission.

Dans l'Afrique actuelle, cette vérité de base revêt une urgence nouvelle, vu le rythme selon lequel augmente le nombre des baptisés. Les masses chrétiennes exigent, par leur extension même, des cadres fortement accrus. Elles les postulent d'autant plus que leur maturité religieuse progresse aussi; elles requièrent désormais des soins plus attentifs, plus fréquents, plus différenciés. Les Missions doivent adopter des méthodes nouvelles et variées, qui absorbent un nombre grandissant de prêtres.

D'ailleurs, ces prêtres qui doivent ainsi rencontrer et éduquer les masses, l'Afrique souhaite qu'ils soient, au plus tôt, des africains. A une époque où le continent prend conscience, à une allure accélérée, de son originalité propre et de son droit à l'autonomie, on ne peut récuser ce souhait légitime. C'est avec une fierté louable qu'un prêtre noir déclarait : « *Nous offrirons au Christ des mets de notre pays* ».

Or, malgré la splendeur des efforts et l'éloquence des résultats, nous demeurons loin de compte, dépassés par l'allure des conquêtes : près de 6 millions de baptisés aujourd'hui. En veut-on la preuve? Le Ruanda-Urundi de 1949 compte 953.000 chrétiens; ses cadres sacerdotaux comportent à l'époque : 202 prêtres étrangers, soit 1 pour 4.765 chrétiens, et 110 prêtres autochtones, soit 1 pour 8.663 chrétiens. Toutes forces mises ensemble, cela représente 1 prêtre pour 3.054 chrétiens.

En 1956, les prêtres étrangers sont passés au nombre de 359, les prêtres autochtones, à 152; mais la masse est montée à 1.485.000 baptisés; dès lors, on constate une diminution de la proportion des prêtres nécessaires à la chrétienté africaine : chaque prêtre étranger est de-

vant 4.654 chrétiens, ce qui semble un progrès ; mais chaque prêtre autochtone se trouve désormais devant 9.769 chrétiens ; chaque prêtre, au total, devant 3.174 chrétiens, soit 120 de plus qu'en 1949 !

La situation congolaise est plus nuancée, mais elle aussi doit donner du souci. En 1949, face à une masse de 2.518.000 baptisés, il y avait 1 prêtre pour 1.526 chrétiens ; en 1956, devant 3.981.000 baptisés, il y a 1 prêtre pour 1.612 chrétiens. La relève étrangère qui permettait de compter 1 missionnaire pour 1.683 baptisés, le place désormais devant 1.836 de ceux-ci. Heureusement, les prêtres indigènes, passant de 154 à 307, ne sont plus 1 pour 16.000 chrétiens, mais 1 pour 13.000 environ.

Ces réflexions sur les situations passées ou actuelles doivent être complétées par des *prévisions* sur le recrutement et le développement futurs.

Les séminaires du Ruanda-Urundi avaient, en 1949, 109 élèves, dans un milieu de 953.000 chrétiens, soit 1 pour 8.700 ; ils en comptent actuellement 137 dans un milieu de 1.485.000 baptisés, soit 1 pour 10.800. C'est moins bien.

Les séminaires du Congo Belge avaient, en 1949, 251 élèves dans un milieu de 2.518.000 baptisés, soit 1 pour 10.000 ; ils en ont actuellement 337 dans un milieu de 3.981.000 baptisés, soit 1 pour 12.000. Ici encore la proportion est nettement moins favorable.

Ces deux cas prouvent que la relève n'arrive donc pas à rejoindre les besoins d'une chrétienté en expansion.

On peut le montrer autrement.

Dans 5 ans, à l'allure actuelle de son développement, le Ruanda-Urundi aura dépassé les 2.000.000 de chrétiens ; les séminaires auront fourni, au mieux, une soixantaine de nouveaux prêtres qui (en défalquant quelques décès) amèneront le total des prêtres à environ 200, soit 1 pour 10.000 baptisés.

Dans 5 ans, au Congo Belge, en face des 7.000.000 de baptisés, il y aura (selon les mêmes calculs) environ 425 prêtres autochtones, soit 1 pour 16.000 baptisés.

Bref, selon toutes prévisions, la proportion : masse chrétienne/prêtres autochtones demeurera stationnaire au Ruanda-Urundi ; elle deviendra moins bonne au Congo. La relève des prêtres africains ne sera nullement accélérée, mais plutôt retardée.

Bien entendu, on peut espérer provoquer un progrès qui démentirait ces calculs. Mais pour contribuer à ce progrès, il nous faut prévoir à la fois les obstacles à écarter, les moyens à employer.

Une enquête effectuée récemment dans les six séminaires du Congo Belge peut aider, pensons-nous, à préciser les uns et les autres¹. Les réponses qui ont été faites fournissent deux séries de témoignages. Les uns, d'allure plus négative, font remarquer quelques déficiences ou lacunes dans l'apostolat missionnaire. Les autres permettent de

discerner la meilleure manière de proposer la vocation sacerdotale aux jeunes africains.

Venons-en aux souhaits formulés. Ils proviennent tous des séminaristes eux-mêmes.

En premier lieu, ceux-ci demandent en général une *présence* plus fréquente des missionnaires (prêtres, frères et sœurs) à la masse de leurs ouailles, surtout rurales. Ils signalent la valeur des visites nombreuses, regrettent que celles-ci ne se multiplient pas assez, notamment de la part des religieuses; leur opinion est d'ailleurs corroborée par l'enquête elle-même : le taux de vocations apparaît comme conditionné par une fréquence, au moins minima, des visites (4 ou 5 fois l'an); il est nettement accru par une fréquence plus forte ou une présence constante.

Les missionnaires répondront sans doute que leurs travaux écrasants ne permettent pas cette augmentation des visites. Les séminaristes le savent. Aussi ont-ils souligné l'importance d'un « succédané » de cette présence, à savoir l'école chrétienne; celle-ci joue manifestement son rôle dans 91 % des vocations, et quiconque eût douté de l'utilité des écoles verra ici, à ce point de vue aussi, s'évanouir ses doutes.

L'auteur de l'enquête, parlant à des missionnaires étrangers, à des prêtres locaux, à des séminaristes, a lancé une idée qu'il se permet de répéter car elle a paru rencontrer la faveur.

Si le prêtre ne peut lui-même, assez souvent, contacter ses jeunes et leur parler de vocation, pourquoi ne pas user de l'omniprésence des imprimés²?

1. L'enquête en question a été réalisée personnellement par l'auteur dans les deux Séminaires du Ruanda et de l'Urundi et dans trois des quatre séminaires du Congo Belge. Le quatrième (Niangara) a été touché par correspondance. Partout le visiteur a rencontré la plus totale compréhension des autorités; celles-ci ont même tenu à s'effacer pour laisser la liberté entière à l'enquêteur et aux interrogés.

Ces derniers, de leur côté, ont montré un esprit de collaboration total; en donnent la preuve ces simples faits : plus de 90 % des séminaristes ont répondu; à cette réponse écrite (anonyme évidemment) ils ont consacré des heures; leur réponse a toujours été franche, parfois tellement personnelle qu'elle devenait émue de simplicité. L'analyse fouillée des réponses (plus de 400 personnes ont répondu à environ 80 questions et sous-questions) a été faite dans : *Lumen Vitae*, 1957-IV : 1^{re} partie : *Vocation en ses milieux*; *Bulletin de l'U.M.C.*, avril 57 : 2^e partie : *Vocation en son déroulement*, et, *Ibidem*, juillet 57 : 3^e partie : *Vocation en sa maturation*. Les trois, en tiré-à-part, français ou néerlandais, chez l'auteur du présent article.

2. Pourquoi ne lancerait-on pas, tous vicariats unis, une belle brochure, grand format, en héliogravure, sur le sacerdoce. De l'illustration surtout; trois séries de photos valables pour tous, photos d'autochtones bien entendu : raisons du sacerdoce, étapes de la formation d'un prêtre, activités principales du prêtre? Cet album, déjà parlant par lui-même, serait complété de courtes légendes en surimpression en chaque langue régionale. Qui prendra cela en main?

Nous croyons que ces visiteurs silencieux et patients sont urgents à dépêcher ; qu'ils feraient les déclarations et suggéreraient les questions que ne peuvent assez souvent exprimer le prêtre trop rare, ou la religieuse trop lointaine.

Les séminaristes demandent encore que les prêtres, les frères étrangers soient, pour les enfants africains et plus tard pour les séminaristes, réellement *bons* et réellement *accessibles*. Certains pensent que le missionnaire s'est parfois montré trop lointain, parce que trop occupé, trop autoritaire, trop « paternaliste », comme on dit à notre époque. Ils opposent ces attitudes qui furent, selon eux, parfois distantes, au caractère beaucoup plus simple, beaucoup plus direct de leurs propres prêtres. Même s'il faut nuancer ces réflexions, l'on se demandera si, pour la naissance et la culture des vocations, nous faisons suffisamment confiance aux prêtres africains, leur fournissant les occasions, les moyens, les responsabilités les plus larges possibles dans l'œuvre du recrutement sacerdotal.

Le prêtre étranger aura beau faire ; il sera toujours « autre » ; le prêtre autochtone est proche et quand il se présente revêtu de sa soutane, la couleur même de son visage est déjà un appel. Il faudrait que chaque première messe de prêtre africain, chaque installation de curé ou de directeur d'école africain soit l'occasion d'une manifestation frappante, et d'un appel aussi direct que possible. Nos chances ne peuvent être gaspillées.

Afin de mieux assurer l'efficacité de l'action en ce domaine, il faut au moins préciser les moments auxquels il convient de présenter aux jeunes africains l'idéal de la vocation sacerdotale et les meilleures manières de proposer cet idéal. La seconde série des témoignages recueillis lors de notre enquête nous livre à ce sujet des indications précieuses. Elle nous montre nettement qu'il y a *deux temps privilégiés* de la vocation chez les jeunes africains.

Le *premier temps* se placerait avant la fin de la quatrième primaire, spécialement en troisième et quatrième, soit durant le second degré d'écolage. La remarque est importante ; elle invite à une vigilance et à une bonté accrues envers les enfants qui se trouvent à cet âge décisif.

Certaines occasions, certaines motivations semblent d'ailleurs avoir laissé chez les séminaristes un souvenir plus net, plus lumineux. Elles nous instruiront pour l'avenir. On peut d'abord souligner la profonde résonance de certains faits liturgiques.

Le *baptême*, en Afrique, est encore assez souvent administré non au petit enfant, mais à un écolier déjà plus ou moins conscient de lui-même. Dans cette hypothèse, et d'après certains témoignages, l'aspiration à la prêtrise, née parfois dès avant le baptême, est apparue

comme le prolongement naturel de celui-ci³. Quelques séminaristes ont noté aussi que la fête du baptême a été nettement pour eux l'occasion de penser au sacerdoce. Les prédicateurs de retraites pré-baptismales ou de cérémonies baptismales pourraient profiter de cette constatation; il serait pour eux, à la fois, très théologique et très tactique de souligner alors comment le premier don de soi à Dieu s'ouvre sur une possibilité de don total à l'œuvre de Dieu.

La Messe a fourni aussi le point de départ à plus d'une vocation, qu'il s'agisse de la première messe d'un prêtre noir, de la première messe à laquelle l'enfant assista, ou d'une messe ordinaire. Dans tous les cas, il faut relever le « choc » que produit, sur le tempérament africain, le « mouvement dramatique » de la messe, particulièrement de la grand-messe avec ses gestes, ses lumières, ses chants, ses processions. Tel séminariste écrit : « J'étais frappé par le geste de bénédiction du prêtre sur le peuple. J'allais parfois me mettre sur une termitière pour esquisser le geste de bénédiction sur les habitations ». Et tel autre : « Une fois, un nouveau prêtre passait par ma mission et *chantait* la grand-messe. C'était magnifique, surtout la Préface. Il m'est venu à l'idée d'être, un jour comme lui et de chanter la messe. Le côté chant a certainement renforcé en plusieurs occasions mon désir d'être prêtre ».

Tel autre encore : « Quand j'ai vu ce prêtre, les bras étendus et qui chantait... Rentré chez moi, je me suis mis à l'imiter, dans la prairie où je gardais les vaches. Un tronc d'arbre était mon autel... C'était fait ».

Donc : la messe vue, la messe entendue, la messe mimée, la messe servie. Le service de messe engage l'enfant dans le drame selon tout le pouvoir de son désir imaginatif et moteur; on ne dira jamais assez sa valeur.

Mais il faut que le célébrant donne à la Messe par son attitude, ses explications, son union avec le peuple, toute l'atmosphère désirable. Il faut aussi accentuer dans la célébration de la messe la participation active des fidèles et, dans le cas considéré, des enfants : par les processions d'entrée, les gestes d'offrande, le recours à une vaste *schola inservientium*. En une terre d'enseignement vivant et mimé, que de ressources présente une telle célébration pour faire naître les vocations ! C'est un séminariste qui le souligne. « J'aimais cérémonies et chants, et je voulais y jouer un rôle. Finalement, je compris le but principal : salut des hommes ».

Aux faits liturgiques, on peut joindre, tant durant la première que durant la seconde vocation, des *exemples de vie*, venus parfois de laïcs, plus souvent de séminaristes, d'abbés, de missionnaires.

3. Un exemple pris à l'autre bout du monde : il n'est pas tellement rare qu'un jeune japonais ou une jeune japonaise songe à la fois au baptême et au sacerdoce, au baptême et à la vie religieuse.

La sortie périodique des *séminaristes*, leur retour en famille aux vacances sont une nouvelle occasion de présenter l'idéal de la vocation sacerdotale : il ne s'agit pas seulement de fournir une détente nécessaire, ou une épreuve plus ou moins concluante; mais on verra dans ces rencontres un réel apostolat par la façon de vivre. Dans nos statistiques, l'exemple des séminaristes est aussi souvent cité que celui des Abbés et des Pères; il faudra qu'on le leur redise, comme un encouragement et une responsabilité. Les vertus premières qu'on s'attend à trouver en eux sont précisées dans les réponses : la bonté, la douceur, s'exprimant dans l'accueil des enfants, le secours aux malades, etc.

C'est la bonté encore et le désintéressement, qui ont frappé dans les *prêtres*. Les réponses font preuve ici d'un sens chrétien très sûr : La charité n'est-elle pas le signe des disciples, des saints et des apôtres?

Ainsi chacun de ceux qui se dévouent là-bas devra-t-il souvent, particulièrement aux époques où la fatigue, la maladie pousseraient à la nervosité, à la dureté, relire, méditer le ch. XII de la Première Epître aux Corinthiens. Il y verrait non seulement un devoir, mais une bénédiction : l'un des meilleurs moyens de faire naître chez les enfants d'Afrique le désir d'être aussi de « bons prêtres » et des prêtres bons.

Qu'on n'hésite pas d'ailleurs à joindre, à l'exemple, la parole. A en croire les statistiques, les abbés autochtones utilisent moins fréquemment la bonne parole que le bon exemple; mais cette timidité paraît excessive; il est au contraire à souhaiter qu'axés directement sur la vie et la psychologie de leur peuple, ils en profitent pour multiplier en conversation les appels (judicieux) au sacerdoce. Serait-il vrai qu'en certain endroit, la prise en main d'un poste par les abbés aurait coïncidé avec une diminution des vocations? Il ne s'agit sans doute là que d'un cas isolé; et peut-être d'une simple coïncidence. En tout état de cause, tant de réponses signalent l'effet d'une « parole d'abbé » qu'on souhaite la multiplication de ces exhortations.

La *seconde vocation* se place durant et vers la fin des Humanités. Elle ne s'appuie plus tant sur des « images-forces » que sur des *motifs réfléchis*. Il est important de les préciser, car ils peuvent nous fournir les thèmes mêmes de nos appels à la jeunesse...

On a prétendu que les motifs des aspirants autochtones étaient souvent intéressés; que la vocation leur apparaissait comme une promotion sociale. On a dit que la seule école supérieure existante était le séminaire, et que quiconque songeait à pousser ses études devait passer par là.

Il est certain que d'autres écoles supérieures pour africains n'ont pas existé aussi tôt. Il est cependant à noter que les écoles normales, amenant à la fonction honorable d'instituteur, sont assez anciennes;

plusieurs réponses ont souligné qu'il y eut, pour certains jeunes gens, choix entre elles et les séminaires. On doit remarquer de surcroît que la seconde vocation se place au cours des humanités, à un moment où le garçon connaît mieux les exigences de la vocation et où ses professeurs connaissent mieux les capacités du garçon. En fait, lors des premières ordinations à Kisantu, on constata que 20 % seulement des candidats du début étaient arrivés au sacerdoce; 80 % avaient renoncé, ou avaient été écartés, pour incapacité physique, intellectuelle ou morale. Il est à souhaiter que cette sévérité d'exigences et cette clarification des motifs se maintiennent : Les Séminaristes eux-mêmes le souhaitent; ils réclament qu'on montre bien aux enfants la *différence radicale* entre les études entreprises en vue du sacerdoce, et les autres études; la différence entre le « séminaire » et le « collège ». Grâce à Dieu, l'établissement d'un réseau croissant de collèges pour noirs ouvrant normalement sur des carrières laïques a beaucoup contribué à dissiper toute ambiguïté des intentions et à manifester la sincérité des désirs exprimés.

Les Séminaristes demandent encore qu'on montre à ceux qui songent à la prêtrise, non point seulement les beautés, voire les avantages du sacerdoce mais que l'on révèle aussi, nettement et même « cruellement », ses exigences et ses sacrifices. Ils souhaitent une *description sincère*, où s'équilibrent, comme dans le réel, les charges et les soutiens, les peines et les joies. On ne gagnera jamais rien, il faut le répéter avec eux, à cacher une partie du tableau : ce serait préparer à l'enfant, au séminariste (peut-être, trop tard, au prêtre) les plus douloureux réveils. Les professeurs, formateurs, directeurs, doivent parler clair, d'âme à âme.

Mais précisément, un assez grand nombre de séminaristes semblent affirmer qu'on les a trop peu « dirigés spirituellement », dans le bon sens de cette expression.

Il y a, selon eux, avant le séminaire et même au séminaire, carence de « *pères spirituels* ». Il est bien vrai qu'il ne suffit pas de préposer à cette charge un homme pieux, bon, et ayant l'expérience que lui procure son grand âge. Les jeunes africains, à ce point de vue, ont les mêmes exigences que les jeunes européens. La direction spirituelle, bien faite, est un des éléments les plus indispensables pour la conservation et la maturation des vocations; la bonté, la patience y sont requises comme partout; mais plus que partout, à cause de la différence des races, des situations et des réactions, sont nécessaires une sérieuse formation psychologique, linguistique, voire ethnologique, un jugement calme et serein, un vouloir fort et tenace.

Répondant à la question que voici : Quel secours positif a pu vous aider dans vos difficultés touchant la vocation?, 196 des 400 interrogés signalent le conseil d'un Père, et 90 le conseil d'un abbé. Ainsi se montre à l'évidence l'utilité de la direction et la nécessité d'y consac-

crer, malgré les autres travaux, le temps indispensable : les Africains aiment encore moins que nous faire au pas de charge des confidences minutées ; leurs vrais conseillers sont ceux qui ont la patience de serpenter avec eux, par les sentiers de leur forêt intérieure, jusqu'à une soudaine ou finale clairière, baignée selon les cas de lumières ou de ténèbres, mais toujours centrale. Les urgences des besognes missionnaires courantes risqueraient de faire négliger parfois, semble-t-il, ces « temps perdus » si importants.

Pour faire face aux difficultés et aux tempêtes, il semble par ailleurs que le vieux conseil de saint Bernard, que nous lisons à la fête du Saint Nom de Marie, demeure particulièrement opportun pour les jeunes d'Afrique qui songent à l'apostolat dans la chasteté sacerdotale : *Respice stellam, voca Mariam!*... Quand on demande aux séminaristes quelles formes de piété se sont pour eux révélées efficaces, ils répondent 108 fois la Sainte Messe, et 130 fois la Sainte Communion, mais c'est 170 fois qu'ils parlent de la *dévotion mariale*. Indication significative dont s'inspireront les directeurs ; elle rejoint à la fois la plus sûre tradition catholique et l'une des plus profondes attitudes d'âme de l'Afrique bantoue, souvent matriarcale : l'amour de la maman. On ne peut négliger ce puissant moyen de persévérance.

D'autres motifs d'encouragement viendront des *perspectives d'avenir*. Mais elles ne semblent pas mordre toutes au même point sur l'esprit et l'âme des jeunes.

« Qu'est-ce qui vous attire le plus dans le sacerdoce ? », a-t-on demandé aux grands séminaristes.

Ils ont répondu : Sauver les âmes (31 fois), servir Dieu et le Christ (26 fois), être prêtre et dire la messe (23 fois)... mais seulement cinq fois : bâtir l'Eglise d'Afrique. Faut-il croire que l'expression technique les a rebutés ; ne peut-on plutôt penser qu'ils n'ont pas encore assez senti les dimensions universelles de l'Eglise, le rôle de chacune de ses parties, et notamment celui de l'Afrique. L'accent mis sur la dimension « catholique » de leur effort est particulièrement efficace, ainsi que nous avons pu le constater personnellement ; dans l'atmosphère malgré tout un peu close et tendue des maisons d'études, cette vue est de nature à détendre, à encourager, à remplir de fierté ces jeunes. On ne pourra jamais assez les faire vibrer aux joies et soucis de l'Eglise *entière*. Ne fut-ce pas l'émerveillement des jocistes congolais, ils l'ont dit, de vivre cette catholicité ecclésiale lors du récent Congrès de Rome ? Ceci n'empêchera nullement de les ramener souvent à leurs besognes concrètes de demain. Mais là aussi, on constate que toutes ne les attirent pas également.

Dans la sérénité des jugements objectifs sur « les ministères les plus utiles en soi », ils classent d'abord la brousse et ses conquêtes (99 fois), le travail en profondeur des écoles et œuvres de jeunesse (94 fois) et l'action sur l'élite (61 fois). Mais, invités à donner ensuite

leurs *préférences personnelles*, ils placent en tête, et de très loin, la jeunesse (134 fois), la brousse, pénible et humble, ne venant que 59 fois, et les autres activités bien moins souvent encore.

A considérer cette prééminence accordée à l'apostolat auprès des jeunes, il est sans doute permis d'éprouver quelque crainte. Certes la jeunesse est l'avenir du pays; mais l'abbé Michonneau, on le sait, aurait tendance à voir dans ce choix une capitulation, une fuite devant les responsabilités et les difficultés de l'apostolat parmi les adultes.

Il est permis de se demander si, au moins à partir du grand séminaire, il ne faudrait pas ré-équilibrer quelque peu les perspectives et, tout en gardant à l'apostolat des jeunes sa grande importance, faire connaître et goûter aux futurs prêtres les formes plus « graves », plus dures aussi, de leur apostolat futur.

A cette fin, à notre époque de relations plus faciles, il serait sans doute bon d'inviter en plus grand nombre dans les séminaires des prêtres ou laïcs, consacrés à l'apostolat des adultes et de fournir aux étudiants une documentation plus abondante sur ces secteurs essentiels.

Ainsi les vocations gagneront-elles en réalisme, en sérieux, voire en solidité.

On ne serait pas sincère si l'on ne signalait, parmi les réflexions des séminaristes sur le sacerdoce, une incertitude, parfois un peu énervée, touchant l'avenir de leur race et de leur pays; cette incertitude menace de troubler leur confiance vis-à-vis des missionnaires. Certains ont l'impression que la Belgique ne leur confie qu'à contre-cœur des responsabilités d'hommes; ils vont parfois jusqu'à se demander si les missionnaires désirent vraiment être remplacés par le clergé autochtone, s'ils le jugent suffisant, et pour tout dire adéquat aux tâches de demain?

Ce doute, qu'ils alimentent en se souvenant de telles ou telles rudesses, de telles ou telles réticences épisodiques, pourrait être fort dangereux; nous ne sommes pas sûrs qu'il n'ait pas, çà et là, filtré jusqu'aux évolués laïcs. Il faut inlassablement, par les paroles et les actes, prouver à nos frères d'Afrique que nous voulons leur promotion, non seulement en quelques cas éclatants mais exceptionnels qui nous serviraient d'alibi, mais partout et toujours, aussi vite, aussi complètement que possible.

Cette saine « africanisation » de l'Eglise constituera du reste, à son tour, un des moyens majeurs de valoriser le sacerdoce africain et d'en augmenter du même coup les attraits aux yeux des autochtones.

Les confidences, réflexions et suggestions qui précèdent proviennent toutes, répétons-le, sauf mention expresse du contraire, des séminaristes autochtones; et nous pouvons témoigner qu'elles ont été faites dans un très bon esprit. Elles peuvent sembler un peu disparates. Il

est cependant assez facile de grouper, en guise de conclusions, quelques-unes de leurs orientations majeures.

On souhaite tout d'abord que la vocation sacerdotale soit *connue* plus largement : par des publications, des films fixes, des films mouvants appropriés et dont les personnages prêtres seraient des africains. Qu'elle soit aussi connue plus profondément : par des explications fréquentes et loyales sur sa différence d'avec les autres carrières, sur ses grandeurs et ses servitudes, sur son caractère de don total de soi. Qu'elle soit exposée plus fréquemment : par des discours, sermons, explications lors des baptêmes, des messes solennelles, des ordinations.

On désire en second lieu que la vocation sacerdotale soit *valorisée* pour les africains : d'abord en leur montrant dans les faits que leur sacerdoce, ses pouvoirs, ses possibilités, sont en tous points égaux à ceux des blancs ; ensuite en utilisant à plein cette leçon de chose inoubliable que demeure pour la masse une première Messe de prêtre africain ; enfin en intégrant de façon vivante la jeunesse dans ce mystère central du sacerdoce qu'est toute Messe vécue, servie.

On veut que la vocation sacerdotale soit *soutenue* : dès ses débuts par la multiplication et l'approfondissement de la direction spirituelle des jeunes notamment au second degré des primaires et vers la fin des humanités ; également au séminaire, par une intimité plus grande et plus franche entre formateurs et formés ; par un même regard concret qu'ils jetteront ensemble sur les tâches réelles de l'avenir.

On aspire enfin à la voir *s'épanouir* de plus en plus librement, selon les normes de l'orthodoxie bien sûr, mais aussi selon toutes les formes acceptables du génie africain : « Nous offrirons au Christ des mets de chez nous ».

Bien entendu, le premier moyen de recommander la vocation sacerdotale, c'est pour chaque prêtre d'en parler à Dieu par sa prière, de la montrer aux hommes par sa vie. Mais les moyens humains doivent jouer leur rôle ; il faut donc savoir gré aux séminaristes africains de nous aider à les rappeler, à les préciser. Demain ce sera à eux, autant qu'à nous, de les utiliser.

Cet emploi est de toute nécessité ; sinon nous serions débordés à l'intérieur par le flot montant des conversions, et distancés à l'extérieur par la concurrence islamique. Il y a peu, dans l'encyclique *Fidei Donum* ⁴, le Saint-Père soulignait l'urgence des missions d'Afrique. Mais rien, dans ces missions, n'est plus urgent que le progrès du clergé africain : dans le Congo d'aujourd'hui, on ne craint pas de le dire, une seule ordination de prêtre africain est beaucoup plus importante que mille conversions.

Louvain.

95, chaussée de Mont-Saint-Jean.

Joseph MASSON, S. J.

4. Cfr *N.R.Th.*, 1957, pp. 636-641.